Bi Gan, artisan pick-poète

Avant de réaliser « Kaili Blues », le jeune Chinois se rêvait dynamiteur de roches

PÉKIN *correspondant*

Si dérant itinéraire que celui de Bi Gan : son premier long-métrage, *Kaili Blues*, a fait de cet enfant du Guizhou, province reculée et pauvre du sud-ouest de la Chine, un nom qui compte déjà sur la planète cinéma. Tout a débuté par *Stalker*, d'Andreï Tarkovski. Un film *« pénible à regarder »*, nous dit le cinéaste de bientôt 27 ans. Lunettes rondes, front dégagé, diction lente, il nous parle sur Skype depuis Shanghaï avant de s'envoler pour New York pour présenter *Kaili Blues* dans un festival. Tellement *« pénible »* qu'il en digérait *« un petit bout tous les jours »*, dans son dortoir de l'Institut de communication du Shanxi, à Taiyuan, au centre de la Chine. Il séchait les cours de cette école peu réputée des métiers de la télévision, qu'il avait rejointe avec l'idée de se former au documentaire animalier. Puis *Stalker* l'a envoûté : *« L'atmosphère, la manière dont il traite du temps… Je me suis mis à l'aimer – et j'ai regardé ensuite tous les films de Tarkovski. »* *Kaili Blues* a pour titre, en chinois, *Pique-nique au bord du chemin*, comme la nouvelle de science-fiction des frères Strougatski dont s'inspira *Stalker*.

Lors de ses études, Bi Gan convainc un camarade possédant une caméra de l'accompagner à Kaili, la ville du Guizhou où il vit avec sa grand-mère depuis le divorce de ses parents, quand il avait 7 ans. Kaili est la capitale du pays Miao, la principale ethnie de la région : c'est une ville sertie dans un paysage de collines, prisée pour ses attractions touristiques, qu'une urbanisation bon marché a transformée un peu maladroitement.

Karaoké solitaire

L'idée du film tient en une page, que Bi Gan a placée sur des feuilles pour faire croire à un scénario plus épais. Entre documentaire et fiction, il filme un poète raté joué par son oncle, Chen Yongzhong, le futur protagoniste de *Kaili Blues*. Puis viendra une seconde aventure autour d'un ami passionné de bouddhisme, *Le Sutra du Diamant*. Déjà, ces premiers essais cinématographiques s'enroulent autour de poèmes : Bi Gan a l'habitude de *« jeter des phrases sur son smartphone »*, un exercice *« intime »* qui s'apparente, dit-il, à *« chanter seul au karaoké »*. Depuis *Kaili Blues*, un éditeur de Taïwan s'est manifesté pour publier un premier recueil du jeune cinéaste-poète.

En 2011, diplôme en poche, Bi Gan pense conduire un taxi – son père était chauffeur –, mais il est trop mauvais conducteur. Il envisage de devenir dynamiteur de roches – pour *« être dans la nature »*, et parce qu'un ami peut l'introduire dans une société locale. Il montera un atelier de vidéos de mariage à Guiyang, la capitale du Guizhou, avec son futur ingénieur du son. L'affaire périclitera, car les clients trouvent son équipement *« pas assez professionnel »*.

L'un de ses professeurs lui conseille de continuer à faire des films. Bi Gan s'en ouvre à sa mère : *« Elle se demandait ce qui ne tournait pas rond chez moi. Je lui ai dit que si cela ne menait à rien, je ferais tout ce qu'elle veut après mes 28 ans »*, dit-il avec un sourire. La mère, qui est coiffeuse, lui donne l'équivalent de 3 000 euros. L'apprenti cinéaste commence à tourner *Kaili Blues* en 2014. Il est vite à court d'argent : son ancien professeur, Ding Jianguo, lui envoie des rallonges – il est inscrit au générique comme coproducteur du film.

Comme ses premiers courts-métrages, *Kaili Blues* est porté par cet oncle, qui fut jadis un petit chef de gang, puis assura la sécurité d'un casino clandestin à la frontière birmane. *« Il a toujours été un outsider dans la famille. C'est un peu un dur »*, dit son neveu, qui s'est étonné de le voir lire des livres et s'émouvoir devant *Le Peuple migrateur*, de Jacques Perrin.

Tous les acteurs de *Kaili Blues* sont amateurs : la vieille doctoresse par exemple partageait une chambre avec sa grand-mère à l'hôpital. Il ne leur donne à lire que leur rôle. Le film s'inspire d'un tas d'histoires entendues ici et là, de vies disparates – en connivence, veut-il croire, avec la tradition orale des Miao, dont il descend par le père de sa grand-mère. *Kaili Blues* sortira en Chine en mai, intact : les censeurs *« ne pouvaient pas toucher »* le plan-séquence final de quarante et une minutes, plaisante Bi Gan. ■

BRICE PEDROLETTI